

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Père Jean JEGGE

Mystères et symboles de l'eau :
propos d'été près d'un torrent des
alpes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 263-279

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

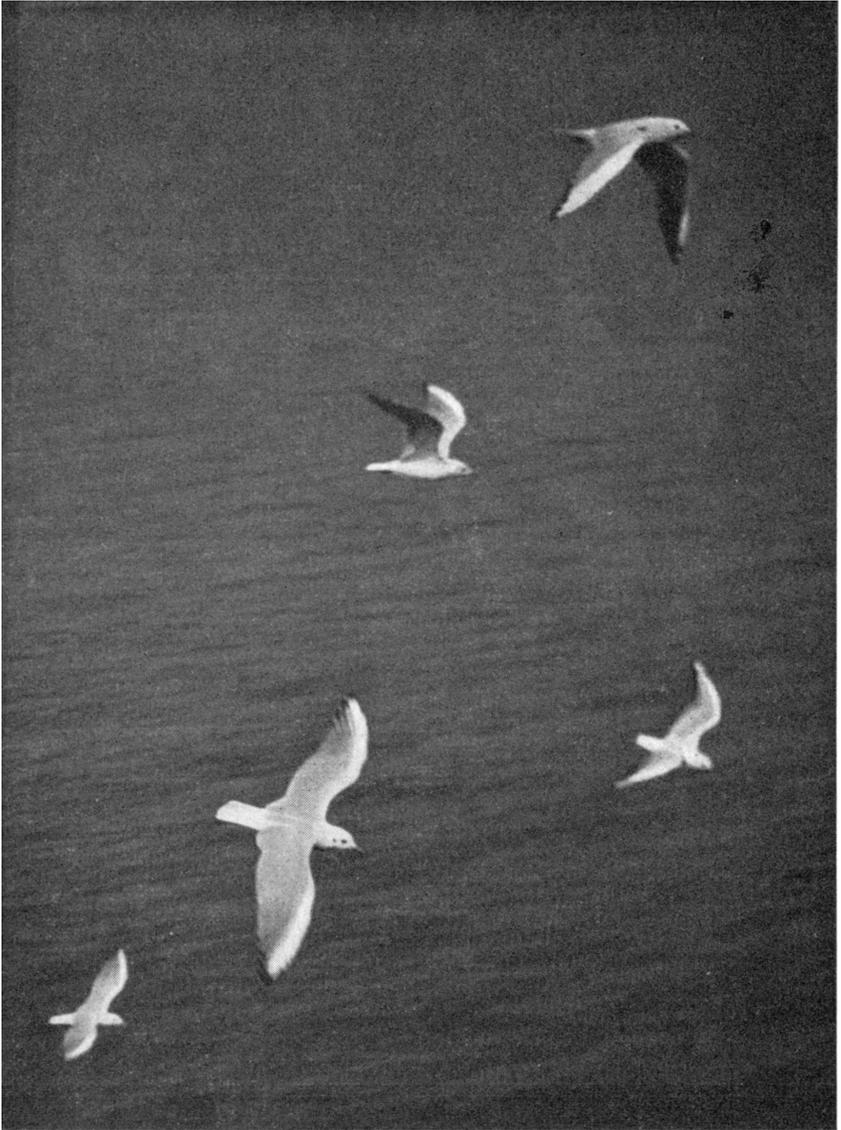


Photo: K. Jud

MYSTERES ET SYMBOLES DE L'EAU

Propos d'été près d'un torrent des alpes

Dans un lit encombré de blocs de rochers, un torrent mugissait non loin du chalet, à mi-chemin de la petite chapelle blanche. En le traversant ce matin, par le pont de bois qui nous était devenu familier, le Père nous proposa de nous grouper ce soir autour du thème « des eaux ». Et pour nous y préparer, il nous donna comme mot d'ordre pour la journée : « être serviable comme l'eau » :

Voyez l'eau des torrents ! Elle ne se garde pas pour elle-même, mais se précipite dans la vallée comme si elle avait l'obsession des hommes à purifier et à désaltérer. Si elle restait sur les hauteurs, près des glaciers, jalouse de sa jeune force indomptée, elle ne deviendrait jamais pour les hommes assoiffés « don de vie ». L'eau stagnante des étangs se corrompt. L'eau des sources qui court, oublieuse d'elle-même, reste vive et fait vivre. Les sens de la vie et le secret du bonheur sont inscrits dans l'eau. Le christianisme est-il autre chose qu'une invitation à se quitter soi-même, à aller vers les hommes en déposant son orgueil, à condescendre et à aimer. Cherchez donc à mieux comprendre les autres, à les rejoindre par le dedans, dussiez-vous, pour y réussir, vous abaisser un peu. A ce prix, vous deviendrez joyeux comme la chanson de l'eau. L'eau des lacs, au contraire des eaux de torrent, ne chante plus...

Dans l'après-midi, chacun se baigne dans la petite piscine que nous avons aménagée au pied d'un grand rocher triangulaire.

On assiste à une mêlée de gestes fous et de cris joyeux ; on voit des jambes et des bras nus battre l'eau ensoleillée.

Et Jean-Pierre note un remarquable « plongeon de Jacques, qui en ressort avec une belle bosse ». Ne croirait-on pas *qu'Emile Verhaeren* voyait par avance nos ébats lorsqu'il écrivait dans *Les tendresses premières* (1904) :

*Un plongeon clair !
Et tout à coup comme un grand cri dans l'air,
Le corps s'enfonçait droit dans la mare éclatante.
Il s'y dardait comme un faisceau ;
Et des bulles rondes et miroitantes
Brillaient autour de lui, jusques au fond de l'eau.*

On gesticula beaucoup ce jour-là, comme pour se réchauffer dans une eau dont la température semblait plutôt décevante.

Pourtant :

*On était frais et fort de sa santé première ;
On ignorait sa chair ;
Et les baisers du vent et les souffles de l'air
Et la caresse unanime des choses
Ne provoquaient qu'un grand rire étonné
Sous les lèvres décroisées*

La baignade finie, tous s'assoient en rond au bord de cette mare qui s'agite et miroite encore. Chacun prend en main quelques textes en prose ou en vers sur l'élément liquide, que le Chef de Cordée lui avait demandé de préparer.

Voici d'abord, en guise de prélude, une page de *Ponge*, sorte d'action de grâces pour le don de l'Eau :

*Oh ! comme il est bon que le liquide existe, ... et
que la nature entière ne soit pas seulement solide et gazeuse,
que quelque chose de pesant, de dense et de tangible
comme le solide s'écoule et fuie pourtant, et puisse
être aisément divisé, habité et puisse s'infiltrer en mes
vides, en mes sécheresses et les ranimer. Que quelque
chose ainsi, susceptible de mouvement, fasse miroir,
miroite et réfléchisse le reste du monde, solide ou gazeux,
multiplie le ciel et les choses, paraisse à la fois éternel et*

passager, fatal et accidentel, profond et superficiel, stupide et doué de réflexion.

(Comme il est bon) que le liquide naturel le plus répandu soit cette eau, cette eau qui lave et qui désaltère l'homme et les choses, qui les dépouille de ce qui ne tient pas essentiellement à elles, les rafraîchit, les rajeunit, entraîne loin d'elles leurs résidus, leurs déchets, leurs parties mortes ou trop vieilles. Cette eau pureté et miroir. Cette eau qui console et panse leurs rides...

Cette eau qui ranime, qui fait revivre, qui monte dans leurs troncs et dans leurs membres. Cette eau dont l'application ôte le mal à la tête, et compense ce que comporte d'excessif la chaleur créée par l'énergie, le travail, les nerfs, les exercices corporels et intellectuels.

(La Seine)

I

LES CARACTERES DE L'EAU

Puis, dans une Première Partie, nous passons en revue les caractères les plus intéressants de l'Eau : sa fluidité telle que le nageur l'éprouve ; son hostilité à toute culture, réfractaire qu'elle est au moindre signe humain ; son « vice » essentiel qui réside dans sa pesanteur ; l'attraction mystérieuse qu'elle exerce sur les hommes par sa limpidité qui est miroir ; enfin son ambiguïté démoniaque à laquelle la liturgie du baptême s'efforce de l'arracher.

Paul Valéry, qui avoue ne rien connaître aux moissons et aux vendanges, a connu dans sa vie une véritable folie de la lumière, combinée avec la folie de l'eau. Il regardait la nage comme son jeu préféré, le jeu le plus pur du corps humain, se mouvant d'emblée en pleine poésie.

Hubert qui adore ce sport a été désigné pour nous donner lecture du texte suivant qui évoque cette vie ample et violente de la nage :

Rien pour moi dans Les Géorgiques.

Mais se jeter dans la masse et le mouvement, agir jusqu'aux extrêmes et de la nuque aux orteils ; se retourner dans cette pure et profonde substance ; boire et souffler la divine amertume, c'est pour mon être le jeu comparable à l'amour, l'action où tout mon corps se fait tout signes et tout forces, comme une main s'ouvre et se ferme, parle et agit. Ici, tout le corps se donne, se reprend, se conçoit, se dépense et veut épuiser ses possibles. Il la brasse, il la veut saisir, étreindre, il devient fou de vie et de sa libre mobilité, il l'aime, il la possède, il engendre avec elle mille étranges idées. Par elle, je suis l'homme que je veux être. Mon corps devient l'instrument direct, de l'esprit, et cependant l'auteur de toutes ses idées.

Donc, nage ! donne de la tête dans cette onde qui roule vers toi, avec toi se rompt et te roule !

(Variété, III)

Avec la subtilité d'un psychanalyste, et une richesse d'imagination qui lui est propre, le même écrivain analyse les sensations d'un baigneur qui se joue dans l'élément liquide :

Dans le pur et brillant sarcophage, douce est l'eau qui repose, tiède et parfaite épouse de la forme du corps. Le nu libre et léger se dispose et s'apaise. Tout est facile dans le fluide en qui les jambes déliées sont aussi vives que des bras. L'homme y dépose sa stature ; il y coule toute la longueur dans laquelle sa hauteur s'est changée ; il s'étire jusqu'à rejoindre l'extrême de sa propre étendue ; il se ressent égal au sentiment de son pouvoir de se détendre.

...et la tête pensante s'amuse de quelque pied qui vient paraître loin d'elle, qui obéit comme par magie. Elle observe un orteil surgi se fléchir, un genou émerger et redescendre dans la transparence, comme une île océanique qu'exonde et que replonge un caprice du fond de la mer...

Avec délice (l'homme) transpose ses points d'appui ; un doigt le porte et le soulève ; et ses forces flottantes, dans la masse calme du bain à demi fondues, rêvent d'anges et d'algues. Le poids de la chair bienheureuse baignée

est presque insensible... Le corps vivant se distingue à peine du corps informe dont la substance le remplace à chaque mouvement. Une personne se mélange à la plénitude indéfinie qui l'environne... Les yeux se perdent et se ferment. La durée sans contacts s'affaiblit. L'esprit ouvre les veines dans un rêve.

Le froid qui commençait à nous saisir dans ce cadre parlant, au bord de la mare, interrompit un instant notre rêverie sur l'Eau et nous obligea, pour la poursuivre, à nous réfugier au chalet où il faisait meilleur.

Là, Jean-Pierre nous lit un texte du Père, tiré d'un sermon sur la « tempête apaisée » et qui met en valeur l'opposition qui existe entre la terre et l'eau :

Le pêcheur, c'est l'homme qui croit à d'autres lois que celles qui régissent la vie humaine de tous les jours. Lorsqu'il s'avance le long de la ligne mouvante où la terre rencontre l'eau, il voit ce sable à demi liquide où s'effacent les signes.

Sur la terre ferme, c'était le monde humain et ses labours et ses moissons, et son cadre raisonnable, où tout, jusqu'aux cérémonies religieuses, est réglé selon les saisons.

Sur la mer, au contraire, point de bosquets, d'arbres tortus, indicateurs du vent. Point de routes dessinées d'avance pour relier les bourgades d'une rive à l'autre. Le regard de l'homme errant çà et là sur cette masse d'eau unie ne sait plus à quel souvenir se fier. Tout ce qu'il sait sur les qualités du granit et du calcaire, sur les terrains schisteux, sur les roches volcaniques ne lui sert de rien. Perplexe, il ne sait que dire de cette étendue en agitation qui refuse tout signe. Aucun visiteur ne peut se flatter d'avoir inscrit son nom à ce point extrême vers lequel les forces de ses bras nus l'ont porté lorsqu'il nageait.

Veut-il imprimer à l'eau la trace de ses pas, l'homme le plus léger se rend compte de la lourdeur de ses pieds. Il est vrai, pour remédier à cette pesanteur, le pêcheur se sert de chaloupes et de barques. Mais quel vaisseau a jamais laissé de sillons sur la mer ? Aussitôt entrouverte, l'ornière se referme. La pierre ne peut rebondir sur l'eau

« souple et toujours close ». Elle ne fera pas de mal à « cette peau qui ne peut blesser ». La fumée n'y pénètre point, mais l'eau, elle, s'infiltré dans tous les vides de l'homme et « abreuve toutes les fentes naturelles de la terre » (Ponge) comme si la création entière avait soif d'autre chose que d'elle-même. « Tout ce que le cœur désire, a dit Claudel, peut toujours se réduire à la figure de l'eau. »

Après avoir évoqué ce contraste saisissant entre la terre et l'eau, laissons la terre et écoutons Ponge qui s'efforce en vain, comme il l'avoue lui-même, de définir l'eau :

Plus bas que moi, toujours plus bas que moi se trouve l'eau. C'est toujours les yeux baissés que je la regarde. Comme le sol, comme une partie du sol, comme une modification du sol.

Elle est blanche et brillante, informe et fraîche, passive et obstinée dans son seul vice : la pesanteur, disposant de moyens exceptionnels pour satisfaire ce vice : contournant, transperçant, érodant, filtrant.

A l'intérieur d'elle-même ce vice aussi joue : elle s'effondre sans cesse, renonce à chaque instant à toute forme, ne tend qu'à s'humilier, se couche à plat ventre sur le sol, quasi cadavre, comme les moines de certains ordres. Toujours plus bas, telle semble être sa devise : le contraire d'EXCELSIOR.

On pourrait presque dire que l'eau est folle à cause de cet hystérique besoin de n'obéir qu'à sa pesanteur, qui la possède comme une idée fixe...

Liquide est par définition ce qui préfère obéir à la pesanteur, plutôt que maintenir sa forme, ce qui refuse toute forme pour obéir à sa pesanteur. Et qui perd toute tenue à cause de cette idée fixe, de ce scrupule maladif. De ce vice, qui le rend rapide, précipité ou stagnant, amorphe ou féroce, amorphe ET féroce, féroce térébrant, par exemple ; rusé, filtrant, contournant ; si bien que l'on peut faire de lui ce que l'on veut, et conduire l'eau dans des tuyaux pour la faire jaillir verticalement afin de jouir enfin de sa façon de s'abîmer en pluie : une véritable esclave...

Inquiétude de l'eau : sensible au moindre changement de la déclivité. Sautant les escaliers les deux pieds à la fois. Joueuse, puérile d'obéissance, revenant tout de suite lorsqu'on la rappelle en changeant la pente de ce côté-ci...

L'eau m'échappe... me file entre les doigts... Idéologiquement c'est la même chose ; elle m'échappe, échappe à toute définition...

(Le parti pris des choses)

Un autre caractère de l'eau, non moins mystérieux que le précédent, est l'attraction irrésistible qu'elle exerce sur l'homme par ses mers, ses lacs et ses rivières.

Cette attraction ne provient pas seulement de la fraîcheur qu'elle garde au cœur de l'été et de son pouvoir de nous laver et de nous fortifier ; elle ne vient pas seulement de sa fluidité, telle que l'éprouve le nageur qui s'y détend ; elle vient plus profondément de sa transparence, de sa limpidité qu'on ne se lasse pas de contempler.

Pourquoi Narcisse dépérit-il au bord de la fontaine sans pouvoir s'arracher de ce lieu ? C'est qu'il se trouve comme enchaîné à sa propre image, que la transparence de l'eau lui restitue dans sa plus haute séduction, infiniment mieux que ne pourraient le faire nos miroirs fabriqués, même les plus luxueux, objets trop civilisés, trop maniables, somme toute trop « gelés » et trop géométriques, « On ne rêve pas profondément avec des objets, fait remarquer *M. Bachelard* dans son livre sur *L'Eau et les Rêves*. Pour rêver profondément, il faut rêver avec des *matières*. »

C'est un fait que devant les miroirs de verre, l'homme vaniteux se mire « pour quelqu'un » ou « contre quelqu'un », tandis que devant l'eau vivante et naturelle du lac, il se mire pour se mirer, c'est un acte gratuit.

L'eau « naturalise » l'image de l'homme et exauce le besoin secret qu'il a de participer par le truchement de son image reflétée à l'innocence de la matière par excellence, celle qui purifie.

Louis Lavelle, dans son précieux livre, tout en touches fines, *L'erreur de Narcisse*, note la naturelle profondeur du reflet aquatique, le rêve indéfini, envoûtant, que ce reflet suggère :

Si l'on imagine Narcisse devant le miroir, la résistance de la glace et du métal oppose une barrière à ses entreprises. Contre elle, il heurte son front et ses poings ; il ne trouve rien s'il en fait le tour. Le miroir emprisonne en lui un arrière-monde qui lui échappe, où il se voit sans pouvoir se saisir et qui est séparé de lui par une fausse distance qu'il peut rétrécir, mais non point franchir. Au contraire, la fontaine est pour lui un chemin ouvert...

Raymond nous récite alors en allemand un poème de Goethe, où l'attraction irrésistible de l'onde limpide se trouve personnifiée par une ondine qui attire le pêcheur et l'invite à descendre dans les profondeurs mystérieuses qui lui renvoient son image. On le traduit ensuite en français, et en voici le texte :

*L'eau murmure, les vagues ondoient,
un pêcheur est assis sur la rive
paisible, il suit des yeux l'hameçon,
et la fraîcheur monte jusqu'à son cœur.
Tandis qu'il est assis et qu'il épie,
l'onde se soulève et s'entrouvre ;
des flots agités,
s'élève dans un bruissement
une onde ruisselante.
Elle lui chante, elle lui dit :
« Pourquoi, par les ruses
et les artifices des hommes,
attires-tu mes petits poissons
là-haut, dans la chaleur mortelle ?
Ah ! si tu savais
comme ils se trouvent bien
au fond de l'eau,
tu y descendrais toi-même, tel que tu es,
et tu connaîtrais enfin le bien-être.
Le cher soleil et la lune
ne se délassent-ils pas dans la mer ?
Quand leur visage a respiré
la fraîcheur des vagues,
ne semble-t-il pas deux fois plus beau ?
N'es-tu point attiré par ce ciel profond,
par son azur que l'eau ravive ?*

*Et ton propre visage ne t'invite-t-il pas
à descendre dans l'éternelle rosée ? »
L'eau murmure, les vagues ondoient,
mouillent ses pieds nus ;
son cœur se gonfle de langueur
comme quand la bien-aimée le salue.
Elle lui parle, elle lui chante :
alors c'en est fait de lui.
Elle l'entraîne à moitié,
à moitié il s'abandonne,
et jamais plus on ne le revit.*

(Ballades, Le pêcheur)

Nous comprenons mieux maintenant pourquoi l'Eglise croit que dans la fluide transparence de l'eau dorment toutes les possibilités, ses incantations et ses enchantements, ses girations et ses remous, ses générosités et ses désintéressements, son inquiétude éternelle. Cette ambiguïté démoniaque de l'eau, *Romano Guardini* est un de ceux qui l'ont le mieux sentie :

L'eau, cette sourde rumeur liquide, est tout ensemble douce et terrible, elle vivifie et elle tue, elle est limpide et pleine d'énigmes. Le Mauvais est en elle et le Magique ; Celui qui séduit et qui paganise. Qui n'a point éprouvé cela, ignore la Nature.

La Liturgie le sait. Elle sait que dans la Nature dorment les mêmes puissances que dans l'âme. Le Satanique vit dans les choses, et, avant qu'elles vaillent pour Dieu, elles doivent d'abord être purifiées. L'esprit malin et païen doit être chassé d'elles.

(Grâce à la Liturgie), de l'eau, de l'élément mauvais, dangereux, qui nous donne parfois le frisson de l'angoisse, naît l'élément limpide et pur, « serviable, humble, précieux et chaste ». Elle est pure et elle purifie ; elle est féconde ; elle est devenue le symbole vivant de la vie surnaturelle.

(L'esprit de la Liturgie)

On ne peut se retenir d'évoquer ici l'emprise victorieuse de la grâce sur l'élément liquide, si énergiquement exprimée

dans ce fragment du *Prologue de la Bénédiction de l'Eau* :

O Dieu dont l'Esprit était porté sur les eaux à l'origine du monde, afin que dès ce moment elle conçut en propre le pouvoir de sanctifier...

que par l'intime et secrète union de sa Divinité, l'Esprit-Saint féconde cette eau qu'il a préparée pour la régénération des hommes...

que nulle puissance contraire n'arrive à s'y mêler, d'un vol insidieux, ou par un glissement reptile, ou par une contagieuse corruption...

qu'elle soit sainte, innocente créature, à l'abri de toute incursion de l'assaillant !

qu'elle soit fontaine vive, eau régénératrice, onde purifiante !

— Je te bénis donc, créature d'eau, par le Dieu vivant, le Dieu vrai, le Dieu saint ! Par le Dieu dont le Verbe, à l'origine, te sépara de la terre, dont l'Esprit était porté sur toi !

Et par cette bénédiction se clôt la Première Partie de notre causerie.

En intermède, Philippe, dont les talents de clown ne sont jamais pris au dépourvu, apparaît parmi nous la bouche remplie d'eau. Nous cherchons à le faire rire pour lui faire rendre l'eau, en usant de toutes sortes de grimaces étranges et burlesques. C'est le jeu de Dak !

Dak, nous explique-t-on, est une grenouille monstrueuse, considérée par la tribu Kurnai (Australie) comme un animal lunaire qui se gonflait lorsque la nouvelle Lune arrêtait le cours des eaux.

Voici la légende populaire qui se racontait dans cette tribu :

Un jour, toutes les eaux furent avalées par Dak. C'est en vain que tous les animaux assoiffés s'évertuèrent tour à tour à la faire rire pour lui faire rendre l'eau. Ce n'est

que lorsque l'anguille se fut mise à s'enrouler et à se tortiller que Dak, ne pouvant plus se tenir, éclata de rire au point que les eaux rejaillissantes provoquèrent un véritable cataclysme comparable à un déluge.

II

LA VIE DES EAUX

Après ce rappel amusant du mythe diluvien selon la version australienne, nous passons à la Seconde Partie de notre causerie qui est consacrée à l'évocation de la vie des eaux depuis son éparpillement en pluie fine du haut des nuées jusqu'à celle des fleuves, qui, de leurs flots précipités font à la mer dans laquelle ils se perdent un hommage d'empressement et de dévotion :

Comme il est bon, s'écrie Ponge, que les nuées se fondent et que l'éparpillement, la dispersion des pluies se rassemble en sources profondes, puis en ruisseaux et fleuves qui donnent l'impression du volume, de la force, de la musculature, de l'abondance, de la générosité, et à la fois d'une assurance sereine, d'intentions précises, de persévérance, de continuité... et que cela s'écoule tranquillement vers les grands reposoirs, les grands réservoirs de l'Océan.

(La Seine)

Qui n'a jamais été frappé par la douce obstination d'une goutte d'eau qui frappe lentement et longuement le sol et rejaillit en aiguillettes fines et claires ? Bien que différente numériquement de la goutte précédente, on dirait, note Francis Jammes, que « c'est toujours la même goutte, et au même endroit, qui frappe et s'y entête... »

Il faut des millions de gouttes pour faire une pluie. Ce que la pluie ajoute à une goutte d'eau, c'est un bruit particulier que Francis Ponge caractérise ainsi :

La sonnerie au sol des filets verticaux, le glou-glou des gouttières, les minuscules coups de gong se multiplient et

résonnent à la fois en un concert sans monotonie, non sans délicatesse.

(Le parti pris des choses)

Ce bruit, mieux : ce chant, n'est pas sans créer autour de nous une ambiance sentimentale pour peu qu'on soit porté à se replier sur soi-même, à songer aux bonheurs passés, à ressasser des rêves anciens. *Verlaine*, dans *Romances sans paroles* nous a suggéré avec bonheur combien la musique de la pluie est le chant approprié à un cœur endolori :

*Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville :
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?*

*O bruit de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !...*

Beaucoup de pluie rassemblée en une dépression du sol forme un étang, pièce d'eau bien circonscrite et parfois alimentée par une source souterraine.

L'étang, et plus encore le lac, est l'onde calme et close par excellence, offerte à la Nature comme un miroir tout trouvé, où elle se reflète et se baigne pour ainsi dire, avec ses fleurs, ses troncs d'arbres et ses fragments de ciel bleu. L'eau se pare ainsi d'un prestige nouveau en devenant comme un ciel renversé qui n'est pas sans charme pour *Leconte de Lisle* :

*Au fond des bois baignés d'une vapeur céleste
Il était une eau vive où rien ne remuait ;
Quelques joncs verts, gardiens de la fontaine agreste,
S'y penchaient au hasard en un groupe muet.*

*Les larges nénuphars, les lianes errantes,
Blancs archipels, flottaient enlacés sur les eaux,
Et dans leurs profondeurs vives et transparentes
Brillait un autre ciel où nageaient les oiseaux.*

(La fontaine aux lianes)

Un autre poète, *Edgar Poe*, a des préférences secrètes pour le miroir nocturne des eaux devant lequel il rêve à une étoile-île (*star-isle*), à des étoiles liquides prisonnières du lac, scintillant au fond du ciel aquatique, réplique du ciel aérien. A un être aimé, mais disparu, il murmure :

*Loin, alors ma très chère
Oh ! va-t'en loin,*

*Vers quelque lac isolé qui sourit
Dans son rêve de profond repos,
Aux innombrables îles-étoiles
Qui gemment son sein.*

(*Al. Aaraaf*, trad. Mourey)

Quelles que soient nos préférences personnelles, le lac-miroir nous porte d'emblée à personnifier la nature. Au cours d'une promenade, ne nous est-il pas arrivé de découvrir une fleur solitaire, une modeste fleur abandonnée,

*Penchant sa beauté sur le miroir de l'onde
Pour s'approcher amoureusement de sa propre image
attristée ;
Sourde au léger zéphir, elle restait immobile ;
Mais semblait insatiable de se pencher, languir, aimer.*
(*Keats*)

Et c'est *Shelley* qui va même jusqu'à prêter des yeux aux fleurs, — bien qu'elles ne voient pas, — des yeux, puisqu'elles se mirent dans l'eau pure :

*Les jaunes fleurs regardent éternellement leurs propres
yeux languissants réfléchis dans le calme cristal.*
(*Oeuvres complètes*, trad. Rabbe)

Passons aux *fleuves* que la sculpture représente couramment par une Nymphé versant une urne.

Ce sont autant de chemins liquides qui marchent avec force vers l'Océan, gonflés des eaux éparées des rivières et des ruisseaux, attirés eux aussi, irrésistiblement, vers le

grand aimant qu'est la mer. Ils y coulent tous de bonne grâce, comme s'ils savaient que la lumière chaude prélève sur la mer un tribut pour alimenter indéfiniment leurs eaux diverses par le jeu de la fusion des nuées en pluies.

Devant le spectacle de ce retour éternel des eaux, de ce cycle aquatique, l'homme éprouve plus vivement le sentiment de son odyssée terrestre en ce qu'elle a d'irréversible et d'éphémère. *Ronsard*, à l'âge de vingt-six ans, déplore la fuite rapide de ses années de jeunesse qui passent sans espoir de retour.

Voici en quels termes, il s'en plaint aux ondes qu'il apostrophe :

*Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne séjourne :
Et moy, sans faire long séjour,
Je m'en vais de nuid et de jour
Au lieu d'où plus on ne retourne...*

(*Odes*, 1550)

Quant à la *mer* enfin, elle est plus encore que l'eau des lacs, le véritable miroir de l'homme auquel elle renvoie l'image inquiète de son âme. Elle a d'abord je ne sais quoi *de libre et de souverain* qui n'appartient qu'à Dieu ; puis le mouvement d'élévation et de descente des vagues qui se succèdent dans l'immensité liquide font penser à d'autres *ondulations*, à d'autres vagues, à la marée passionnelle qui remplit de ses rumeurs l'ample âme humaine sans qu'on arrive à la pacifier. Enfin, au fond de tout homme, quel qu'il soit, il existe une possibilité de décevoir l'amour, d'être pour le cœur humain une cause d'amertume. Il voudrait être une source d'eau douce pour l'être aimé et apaiser sa soif de plénitude ; mais il ne lui donne, le plus souvent, qu'un amour auquel se mêle beaucoup d'eaux salées : *Baudelaire* qui a connu bien des désillusions, évoque ce triple caractère de l'homme :

*Homme libre, toujours tu chériras la mer.
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.*

(*L'homme et la mer*)

Heureusement qu'au-dessus de cette mer d'amertume, dont les hommes, infidèles à leurs promesses, gonflent cette « vallée de larmes », se dresse une Femme, qui, par sa prière, s'efforce de dessaler cette masse d'eau ambiguë dans laquelle les hommes nagent jusqu'à leur dernier souffle :

*La mer est plus belle
Que les cathédrales.
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie...*

(Verlaine, La mer est plus belle)

Avec cette évocation discrète de l'Etoile de la mer se termina notre récital. Mais de ce florilège de textes charmants, une leçon s'imposait : elle se trouve inscrite dans toutes ces eaux ruisselantes des montagnes et des plaines, qui n'ont de cesse avant qu'elles ne rejoignent des eaux plus fortes, dont le lit indique une direction sûre parce qu'il est l'œuvre d'une tradition fluviale de plusieurs milliers d'années. Si le ruisseau prétend être plus sage que la rivière, il ira se perdre dans le sable ; et une fois de plus se renouvelleront les mésaventures d'un filet d'eau : Un jour, un filet d'eau sortit de terre auprès d'un jeune berger, qui, épris de plein air et de liberté totale, dormait assoupi de chaleur sous un arbre.

Eveillé par la chanson de l'eau vive, le garçon se lève, avide de se désaltérer. Dans le creux de sa main, il recueille l'eau froide qui s'échappe et se répand en éventail autour de ses pieds nus, tout à la joie de couler...

La nuit suivante, le filet d'eau rêve à la forme d'une main, il aimerait devenir un delta. Le matin venu, la rivière la plus proche appelle de sa voix claire, le filet d'eau et l'invite à se joindre à elle pour la suivre en un long voyage à travers dès horizons multicolores.

Jaloux de sa jeune indépendance, le ruisseau refuse : « Moi, te donner mon petit doigt d'eau claire qui chante sa chanson de liberté avec les quatre autres doigts, la, la, la, la !... Non ! En dépit de ton assurance, je ne tiens

pas à couler dans ton unique bras. Tu t'avances comme une prisonnière dans le chemin caillouteux que tes eaux ancestrales ont tracé comme un rugueux devoir à remplir. Bon gré mal gré, tu roules dans un étroit couloir, irrémédiablement, vers la fatale perte de l'Océan qui vole aux fleuves leur nom. »

Les jours passent. Voici les chaleurs de la mi-été. La rivière s'alarme et appelle, anxieuse, l'eau sans expérience qui ne veut pas s'enfermer dans des berges. Emue de la jeunesse de son petit frère, le ruisseau, elle tente un dernier assaut : « Etourdi, crois à mes dires et creuse ton ruisseau ; ferme tes doigts et laisse-toi couler de toute ta force jusqu'à moi. Songe à la chaleur qui évapore l'eau ; songe à la terre maudite qui, distraite, boit l'eau épars qui n'a pas su ou voulu se recueillir. Songe enfin au vent brûlant qui passe et repasse comme un feu qui lèche de sa langue impalpable le peu d'humidité qui reste dans l'humus. Aujourd'hui, tu chantes encore, mais demain, lorsque tu te sentiras languissant et mourant, tu déchanteras. Enfin, et c'est mon dernier mot : Souviens-toi de notre commune devise : " Se garder pour soi est le péché de l'eau ", péché sans espoir de rémission possible, le péché contre l'Esprit, rassembleur des eaux premières. »

La grande sœur s'est tue.

Septembre arriva. Le jeune berger descendit de la montagne à la tête de son troupeau de moutons. Parvenu près de l'arbre, il revit la place où il s'était assoupi, trois mois auparavant. Mais du filet d'eau plus de trace, ni de chanson. Il comprit que les doigts distraits du filet d'eau qui s'allongeaient sans dessein précis, fuyant tout chemin tracé d'avance, s'étaient desséchés non loin du gros ruisseau. Pourtant, la rivière laborieuse chantait toujours la simple sagesse qu'elle s'était creusée dans la terre...

Et le berger de songer à l'éternelle leçon de l'eau : « Liberté totale, tu n'es pas possible ; tu ne seras féconde que si tu t'appuies sur un principe stable ;

Qu'on lui donne le nom qu'on veut :

Loi ou Grâce, Nature ou Dieu. »

Jean JEGGE, O. P.